

PREETA SAMARASAN

Et c'est le soir
toute la journée

roman traduit de l'anglais (Malaisie)
par Yoann Gentric

ACTES SUD

*Pour maman, papa et mes frères,
qui m'ont appris que les mots comptaient.*

L'histoire ne commence qu'au point où les choses tournent mal ; l'histoire ne naît qu'avec le trouble, la perplexité, le regret. Si bien que sur les talons du mot Pourquoi marche le sournois, le mélancolique mot Si. S'il n'y avait eu... Sans ça... Si seulement... Ces Si inutiles de l'histoire. Et, entravant, nous déviant et nous distrayant sans cesse de l'examen rétrospectif que commande la question pourquoi, survient cette autre forme de régression : Si seulement nous pouvions tout reprendre. Un Nouveau Commencement. Si seulement nous pouvions revenir en arrière...

GRAHAM SWIFT, *Le Pays des eaux*.

*Le soleil descend et le ciel rougit, la douleur s'accuse,
la lumière décroît. Et c'est le soir
quand les fleurs de jasmin éclosent, dit le
crédule.
Mais le soir c'est la grande éclaircie de l'aurore
quand les coqs crêtés chantent par toute la
haute ville
et le soir c'est toute la journée
pour ceux qui sont sans leur aimé.*

KURUNTOKAI 234

(d'après la traduction anglaise de George L. Hart).

LE DÉPART IGNOMINIEUX DE CHELLAMLABONNE
FILLE DE MUNIANDY

6 septembre 1980

IL EST, tendue délicatement comme une tête d'oiseau au bout du mince cou de l'isthme de Kra, une terre formant la moitié du pays nommé Malaisie. A l'endroit où elle plonge son bec dans la mer de Chine méridionale, Singapour flotte comme une bulle échappée de son gosier. Cette tête d'oiseau est une terre sans printemps sans été sans automne sans hiver. Tel jour peut être une goutte plus humide ou un brin plus sec que le précédent, mais presque tous sont chauds, moites, aveuglants, débordants d'une vie tropicale paresseuse, propice aux pauses-thé sans fin et aux ruées folles à travers la ville, dans la cohue et les klaxons, pour rentrer à la maison avant l'averse de l'après-midi. Ces pluies-là sont les plus familières, de violentes cordes argentées qui inondent les terrains de sport et forcent les employés de bureaux à patauger jusqu'aux arrêts de bus dans des chaussures qui s'emplissent comme des seaux. Tumultueuses et mélodramatiques, les pluies de l'après-midi provoquent des embouteillages à la fois terribles – suffoqués par la fumée noire des camions et les crissements de freins des cars de ramassage scolaire – et magnifiques : illuminés par des files de phares jaune délavé qui n'en finissent jamais, par l'éclat bleu des réverbères reflété dans les flaques qui bourgeonnent, par la mélancolie fluorescente des baraques désertées. Chaque jour semble naître dans un embrasement et s'achever par ce déluge, si bien que passé, présent et futur confluent en une rivière infinie, fumante.

Mais il existe en vérité des jours sans embrasement et des pluies moins battantes. Sous une douce bruine matinale, le souffle même de la terre se fait lent, profond. De la brume s'élève des cimes sombres qui coiffent les collines calcaires

aux abords de la ville d'Ipoh. Une brume grise, des collines verdoyantes : ces matins-là, on imagine sans peine combien certains coins de cette terre devaient rappeler aux anciens souverains britanniques le souvenir de leur pays lointain.

Au nord d'Ipoh, accroché à l'extrême lisière d'une banlieue somme toute assez réduite, se trouve Kingfisher Lane, un long trait fin qui relie la "grand-route" (un magasin, un arrêt de bus, un camion de temps à autre) aux collines calcaires (antiques, impénétrables, criblées de grottes peuplées d'habitants clandestins). D'ici, la foule languide du centre-ville paraît lointaine même les après-midi brûlants ; les matins bruineux, comme aujourd'hui, elle semble absurde, improbable. La fumée des cimenteries et les odeurs âcres du fourgon du marchand de porc et de l'étal du poissonnier sont balayées avant de pouvoir se poser, mais l'air moite emprisonne les bruits et senteurs indigènes : les chansons qui grésillent dans la radio d'un voisin, l'odeur généreuse d'épices douces du curry de mouton qui mijote chez un autre. La vallée semble cloîtrée, couvée. Un calme bienveillant tient le matin dans le creux de sa main.

En 1980, bien que l'on soit déjà entré de plain-pied dans l'ère de la vente sur plans et des lotissements champignons, les maisons de Kingfisher Lane ne sont pas assorties. Certaines sont claires et spacieuses, avec des vérandas à l'ancienne mode malaise. Quelques-unes rappellent vaguement la splendeur des demeures des riches courtiers chinois sur l'île de Penang, aux portails flanqués de dragons et aux ornements rouge et or. La plupart se trouvent au bord de la route, mais une ou deux ont été bâties en retrait, au bout d'une allée de gravier. A mi-rue environ, protégée par des grilles noires et d'imposants massifs, se trouve la Grande Maison, qui porte le numéro 79 et dont la masse bleu vif dominait déjà Kingfisher Lane quand il n'y avait là qu'un chemin de terre bordé de condoris. Bien que l'on doive découvrir dans quelques semaines que des termites en dévorent secrètement les fondations depuis des années (des ouvriers seront mandés d'urgence pour une mission de sauvetage), la Grande Maison se dresse fièrement. Elle a présidé à la fondation de toutes les autres. Elle a été témoin de leur lent vieillissement, de leurs ravalements, de leurs rénovations. Des départs, décès, arrivées.

Ce matin, après seulement un an de service, Chellam-l'ex-nouvelle-bonne s'en va. Quatre personnes font tout pour se

persuader que ce temps frais ne présage pas seulement une affaire bien classée, mais un nouveau départ. L'apurement des comptes et surtout des consciences. Assurément, rien de ce qui sera entrepris aujourd'hui ne finira mal ; assurément, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Chellam a dix-huit ans, comme Uma, la grande-fille-aînée de la maison. Il y a tout juste une semaine, Uma a pris place à bord d'un avion de la Malaysian Airlines System à destination de New York Amérique USA, où c'est l'automne. Saison qu'en Amérique on appelle la chute – *fall*. Elle a laissé derrière elle ses parents, son frère de onze ans, Suresh, et la petite Aasha, qui n'en a que six, et dont le cœur a craqué et crié son refus. Aujourd'hui, chacun d'entre eux boit avidement la grisaille humide du matin pour apaiser ses doutes quant à l'avenir.

Si Uma a été emportée par un avion énorme et blanc, à la queue ornée d'un cerf-volant, Chellam, elle, s'en va à pied (puis en bus).

Elle diffère d'Uma par bien d'autres aspects, tout aussi évidents. A cause d'une croissance gâchée à manger du riz saupoudré – les bons jours – d'un peu de sel, elle mesure une bonne tête de moins qu'Uma ; elle a les mollets fins comme des ailes de poulet et la peau grêlée à cause des maladies infantiles qui grouillaient et que sa mère traitait avec des cataplasmes de feuilles et de la pisse encore chaude récupérée en douce dans un seau en fer-blanc au cul de la vache des voisins. Une forte myopie qui l'oblige à plisser constamment les yeux lui a fripé le visage, et elle a les épaules aussi étroites que le triangle acutangle que dessine son monde : à un coin, le toddy shop d'où elle traînait son père chaque soir de son enfance ; à un autre, la ruelle sombre, sordide, où elle et d'autres fillettes attendaient, les paupières noircies de kajal, les ongles des pieds vernis de Cutex, de se faire ramasser par un camionneur ou un marchand d'alcools afin de gagner leurs deux ringgits. Au troisième et dernier coin, Ipoh, ville où l'avait conduite une pétulante dame patronnesse de l'association des hindous de Malaisie désireuse de faire le plein de bon karma en l'arrachant à la prostitution pour la livrer à une forme d'exploitation plus décente ; Ipoh où, après avoir passé deux ou trois ans (personne n'aurait su le dire) au service d'amis des parents d'Uma, Chellam avait été envoyée à la Grande Maison. "On l'a eue d'occasion", avait lancé Suresh avec un sourire

fat (esquivant la gifle que sa mère lui avait décochée d'un geste au mieux désinvolte, Chellam n'étant pas là pour s'offenser).

Et, aujourd'hui, ils la renvoient. Pas seulement chez les Dwivedi, mais là d'où elle vient. L'Appa d'Uma a ordonné à l'Appa de Chellam de venir la chercher aujourd'hui même ; ni l'un ni l'autre ne pouvaient prévoir cette bruine inopportune. De père à père, d'homme (riche) à homme (pauvre), ils sont convenus que Chellam se tiendrait prête à telle heure et suivrait son Appa jusqu'à l'arrêt d'autobus de la grand-route, tout au bout de l'étendue brute, de caillou et d'argile, de Kingfisher Lane, afin d'y prendre le bus pour Gopeng, puis, de la gare d'autobus de Gopeng, de remonter par d'autres routes et d'autres chemins jusqu'à la case départ, une cabane d'une seule pièce dans un village de terre rouge, qu'elle a quitté il y a seulement quelques années.

Dans un an jour pour jour, Chellam sera morte. Son père dira qu'elle s'est suicidée à cause d'un chagrin d'amour. Les villageois diront qu'il l'a battue à mort pour avoir déshonoré la famille. Chellam, elle, ne dira rien. Elle aura tant pleuré, d'ici là, que les enfants l'auront surnommée Face de Crasse, à cause de ses perpétuelles traces de larmes. A elles toutes, les femmes du village ne parviendront pas à laver ces traces de son visage refroidi, et, lorsqu'elle sera incinérée, l'air prendra l'odeur salée de ces larmes.

A dix heures moins vingt, ce samedi matin de septembre, elle commence à traîner dans l'escalier sa valise vide, qu'elle a tirée de la remise où elle était entreposée depuis son arrivée il y a un an. "Ça fait combien de temps que votre père lui a dit de préparer sa valise ? marmonne Amma. Est-ce qu'elle n'a pas eu un mois de préavis ? Elle avait tout son temps, mais, bien sûr, c'est maintenant qu'elle s'y met !"

Mais, contrairement à Uma, Chellam n'aurait jamais pu passer un mois à faire ses bagages. Uma avait dû trouver de la place pour : des pulls de laine tout neufs, des culottes portant encore leur prix, des blazers pour les occasions solennelles, d'authentiques souvenirs de Malaisie pour des amis qu'elle ne s'était pas encore faits, des sarongs en batik et de beaux livres illustrés pour donner à voir sa culture, des portraits de famille encadrés signés du meilleur photographe d'Ipoh, des pellicules d'avance pour un appareil dernier cri. Chellam possède, outre ce qu'elle porte aujourd'hui, un unique sari en

mousseline de soie, trois tee-shirts (l'un offert en cadeau avec le lait en poudre Horlicks, l'autre avec le cacao Milo ; le troisième hérité de M. Dwivedi, son ancien patron), quatre chemises d'homme à manches longues (toutes héritées d'Appa), trois jupes de coton élimées, un chemisier pour sortir, et une jupe en polyester brillante inadaptée aux tâches ménagères parce qu'elle lui colle aux cuisses lorsqu'elle transpire. Elle possède également quatre posters offerts avec le magazine *Movieland*, mais n'a ni la force ni la volonté de les décrocher. Là où elle va, elle n'aura pas de place où les mettre. En tout et pour tout, il lui faudra donc trois minutes pile pour plier bagage, mais cette valise à peu près vide suffira à épuiser ses bras faibles, encore affaiblis par son manque d'appétit ces derniers mois.

Amma n'offrira pas à Chellam de thé café soda avant de partir, bien qu'elle, Suresh et Aasha soient justement en train de prendre leur thé de dix heures et qu'une tasse soit en train de refroidir sur la table en formica rouge pendant qu'Appa, debout près du portail sous son gigantesque parapluie noir, parle au père de Chellam. De toute façon, Chellam n'aurait pas le temps de boire quoi que ce soit. Le bus qui part de Gopeng et s'arrête à huit cents mètres de leur village ne passe qu'une fois par après-midi, et si elle et son père ratent le bus de onze heures pour Gopeng, ils rateront également cette correspondance et devront rentrer au village à pied en tirant la valise sur ses trois roues encore en état de marche. L'essentiel de cette tâche incombera probablement à Chellam qui devra en plus tenir son père par le coude puisque, comme toujours, il est soûl.

Boum boum boum fait sa valise en descendant les marches, sa roue cassée pliée sous elle comme la griffe d'un oiseau malade. Elle est restée un an sans servir, dans la remise, mais ses sangles et ses boucles se sont abîmées et elle n'a plus l'air de fermer que grâce à plusieurs longues ficelles roses de raphia synthétique enroulées et nouées tout autour pour prévenir l'intrusion des geckos et des blattes. Sur le palier sans tapis, le bord coupant de la roue cassée érafle le sol en crissant. Amma tressaille et frémit. "Regardez, regardez, chuchote-t-elle fébrilement à Suresh et Aasha, sans quitter Chellam des yeux. Elle fait ça exprès. On dirait bien que c'est elle qui se venge de nous. Parce qu'on la renvoie. A croire qu'il faudrait qu'on la garde ici logée nourrie après tout ce qu'elle a fait."